

Introduction

« Il n'y a aucune langue dans l'état actuel des choses qui ne soit formée du mélange ou de l'altération de langues plus anciennes » (Turgot)

Pour qui aurait une vision absolue de la totalité du lexique français, notre langue aurait une toile de fond latine, parsemée de motifs issus du grec, mais également mouchetée de points variés, provenant de langues très diverses. Nous allons ici envisager la diversité de ces provenances avec les aléas et accidents que cela comporte.

Le français, n'est-ce pas la langue des Francs ?

Il faut vite tordre le cou à cette idée. Notre langue est fondamentalement latine, avec un apport notable mais minoritaire du grec : un ouvrage spécifique a été consacré à chacune de ces *langues-mères*. Les Francs parlaient quant à eux une langue germanique.

Pourquoi alors ce nom de langue *française*? Le nom a été donné par un peuple d'envahisseurs du nord-est, venus en plusieurs vagues après l'occupation romaine, disons à partir du III^e siècle après J.-C. Une région dont l'Allemagne actuelle garde la mémoire, la *Franconie*, située autour de Würzburg et Nuremberg, au nord de la Bavière. Quand on parcourt cette région, on y voit souvent apparaître le mot *franken*, *franconien*, apparenté au mot *français*.

Pour envahir lui-même la Gaule, Jules César avait invoqué l'idée d'empêcher d'autres invasions : celle des Helvètes et surtout celle des Germains d'Arioviste, ces derniers tentant sans cesse de franchir le Rhin. Cinq siècles après, on n'en est plus là : ces barbares ne cessent d'entrer en Gaule, de la traverser ou de s'y fixer, certains payés du reste par les Romains pour barrer la route à... d'autres envahisseurs !

Les *Francs*, branche *saliennne*, font partie de ces migrants : ils s'installent d'abord en Belgique, près de Tournai, puis descendent vers la Seine. Les Mérovingiens puis les Carolingiens ne vont pas tarder à y dominer politiquement. Si les *Francs* avaient été plus nombreux, ou plus destructeurs, si la civilisation romaine avait été moins bien enracinée, peut-être aurions-nous parlé une langue proche de l'allemand, ou plutôt d'ailleurs du néerlandais, autre branche germanique : les linguistes détectent en effet de nombreux termes français plus proches de cet idiome que de l'allemand. Mais il se trouve que le latin a dans l'ensemble bien résisté à l'invasion. Le clergé chrétien, déjà bien implanté, favorisait l'usage du latin et son maintien. L'épisode du baptême de Clovis à la fin du V^e siècle peut s'interpréter comme une soumission culturelle des envahisseurs francs au pouvoir romano-chrétien.

Bien que dominée par *les Francs*, la Gaule allait donc continuer à parler la langue... du précédent envahisseur ! Dominant politiquement, mais non linguistiquement, alors même qu'ils donnaient leur nom au pays et à la langue, *les Francs* se mirent à parler l'idiome hérité des Romains. Par un tour de passe-passe, la langue *romane* issue du latin perdurerait, mais perdrait bientôt son nom pour s'appeler langue *française*. On pourrait dire que César réussissait à titre posthume à arrêter non les Germains, mais la langue des Germains, tandis que ceux-ci évinçaient du nom de cette langue toute référence romaine. Jeux d'équilibre et de compensations !

Tout ceci ne veut pas dire que la source latine resta entièrement pure : *les Francs*, non contents d'infiltrer un contingent de leurs mots, influencèrent fortement la prononciation (témoin

par exemple la sonorité *-u*, inconnue du latin). Ils furent ainsi les premiers *étrangers* à parsemer de leurs apports le tissu de la langue *romane*. Bien d'autres après eux, sous des modalités variées, feraient de même.

Le « français », langue ouverte

Commençons donc par les *Francs* eux-mêmes. Après leur arrivée, des mots d'origine germanique, dialecte francique, se mêlent au substrat latin. Un dictionnaire historique du français en recense près de 500. Des verbes : *danser, gagner, guetter, heurter, marcher...* ; des noms : *crapaud, cruche, gibier, hangar, haricot, hotte, jardin...* ; des adjectifs, notamment de couleur : *blanc, bleu, brun...* À une époque plus tardive, d'autres mots germaniques entreront dans l'usage, appartenant soit à la branche allemande (souvent le champ lexical de la guerre), soit à la branche néerlandaise (orientée plutôt vers la mer, la navigation).

Mais on n'en a pas fini avec les invasions : la prochaine vague sera celle des Vikings, rudes marins scandinaves, qui amèneront à leur tour quelques paquets de mots dans le lit de la langue française. On comprend que ces mots soient également liés à la mer, par exemple *agrès, carlingue, cingler, crique, étrave, hauban, flotte, gréer, haveneau, homard, quille, tanguer, vague, varech...*

Si les Vikings venaient du nord, du sud commencèrent à arriver les Arabes vers le VIII^e siècle. Bien que vite repoussés vers l'Espagne, ils n'en laissèrent pas moins dans le vocabulaire français un lot copieux de termes, souvent d'ailleurs par le truchement de l'espagnol ou de l'italien. Cette invasion-là, après quelques tentatives guerrières, se déroula pour l'essentiel lors d'échanges commerciaux ou culturels. Au fil des siècles, le français a reçu de l'arabe des mots en rapport avec les sciences : *algèbre, alchimie, alambic, alcalin, alcool, algorithme, amalgame, chiffre, élixir, azur, zénith, nadir...* ; d'autres appartenant à des registres plus

familiers : *abricot, artichaut, aubergine, nénuphar, orange...* ou encore *coton, jupe, matelas, magasin, camelote, douane, tarif, sorbet, taboulé, tajine...* ; et puis *momie, mosquée, émir, sultan, lascar, toubib, tambour...* bien d'autres encore.

Le « français », langue en péril

La période des emprunts *barbares* se termine à la Renaissance, d'autres apports prenant alors le relais. C'est ainsi qu'au XVI^e siècle, la langue française se trouva menacée par l'italien, celui-ci ramené en France par François I^{er} avec les nouveautés artistiques et le mode de vie *de la Renaissance*. Il devint de bon ton d'*italianiser* – comme aujourd'hui d'*angliciser*. Combien de mots italiens en français ? Des centaines, près d'un millier peut-être ; notre langue a gardé de fortes traces de cette *immigration*. Des termes militaires, guerre oblige : *escadre*, et sa variante *escouade*, ses dérivés *escadrille, escadron* ; mais aussi *alerte, brigade, citadelle, pistolet, soldat...* Davantage encore dans le domaine artistique : en architecture comme dans les autres arts visuels, on se mit à imiter l'Italie, et on lui emprunta le vocabulaire nécessaire : *aquarelle, arcade, balcon, balustrade, cabinet, corridor, dôme...* ; la musique fit, elle aussi, la part belle aux indications purement italiennes : *adagio, allegro, alto, scherzo, soprano, arpège, bémol, crescendo, opéra, sonate...* ; aujourd'hui encore, à lire les indications d'une partition, on a l'impression de se trouver en Italie : *allegro ma non troppo, poco meno mosso, crescendo poco a poco...*

L'influence italienne culmina avec la venue de Lulli en France au temps de Louis XIV. On allait au *concert* non pas avec *cape* et *capuche*, mots d'origine latine, mais avec *perruque* et *escarpins*, dérivés de l'italien. Cette influence fut cependant contestée et un affrontement se produisit, la *Querelle des bouffons*, qui dépassait du reste le seul cadre linguistique ou musical. S'y affrontaient partisans de la musique française et tenants de la musique italienne. Pour en avoir des échos, lire *le Neveu*

de Rameau de Diderot. La cuisine ne fut pas en reste avec ses agrumes, biscottes, câpres, caviar, citrouille. Le français fut en péril d'autant plus grand que la langue italienne en était proche. Il se maintint pourtant, d'abord en naturalisant de nombreux mots, puis en contre-attaquant. Ce fut l'œuvre de la *Défense et Illustration de la Langue française*. Se reporter éventuellement à l'introduction du volume consacré à *L'Étymologie latine en fiches*. Aujourd'hui, la langue italienne reste toujours active... notamment avec les noms de pâtes!



Une langue qui évolue toujours

À partir du XVII^e siècle la langue française devient adulte et autonome. A-t-elle cessé pour autant d'évoluer ? Non, bien sûr : comme l'organisme humain, elle se nourrit et se modifie continuellement. À toute époque les péripéties historiques ont amené des vagues plus ou moins fortes de termes nouveaux et étrangers. Citons encore Turgot : « *Une langue emprunte de ses voisins et de tous les peuples avec lesquels elle a quelque commerce... Le mélange des langues est une suite nécessaire du mélange des peuples.* »

Premier exemple, qui concerne la découverte et la colonisation de l'Amérique : en se limitant au domaine végétal, on ne peut ignorer des termes comme *acajou, ananas, cacahuète, cacao, caoutchouc, coca, chocolat, haricot, maïs, papaye, tabac, tomate...* et même la familière *patate* ! Les produits nouveaux étaient importés avec leur nom, l'espagnol et le portugais servant souvent d'intermédiaire.

Second exemple : à une époque plus récente nous avons découvert les arts martiaux... et les termes japonais qui les désignent : *aïkido, bushido, jiu-jitsu, judo, karaté, kendo, sumo...* Ces mots ont été naturalisés, de même que d'autres appartenant à ce champ lexical élargi, du *kimono* au *samourai*, du *nunchaku* au *kamikaze*... Puis le phénomène s'est étendu à d'autres champs lexicaux : *bonsaï, futon, geisha, ginkgo, haïku, Ikebana, karaoké, kaki, maki, manga, mikado, origami...*

Aujourd'hui, à l'heure de la mondialisation et du métissage culturel, ce sont bien évidemment toutes les langues du monde qui ont un ticket d'entrée dans la langue française. Il suffit qu'un objet, une idée, un usage soit adopté pour que soit intégré le mot qui va avec. Il en va ainsi pour le *kebab* turc, le *boubou* et le *djembé* africains, ou encore le *tatouage* tahitien. On pourrait multiplier les exemples.

Créativité linguistique : le travail de la langue

Le français, par ses emprunts à toutes sortes de langues, se révèle donc être une véritable mosaïque : fond latin, motifs grecs, mais aussi autres tesselles de toutes les couleurs.

Au cours de l'élaboration du lexique se révèlent des fantaisies plus curieuses les unes que les autres. Que ce soit par rapport au latin, au grec, ou aux autres origines, les mots peuvent suivre des chemins tortueux : déformations et contresens y pullulent, accidents phonétiques aussi, fausses coupes, glissements, élargissements, rétrécissements du sens. C'est que la langue est toujours spontanément en travail. Turgot, futur ministre de Louis XVI, l'avait bien vu : « *La prononciation s'altère... quelquefois les changements arrivés dans la prononciation effacent presque tous les vestiges de la racine... ; c'est l'erreur de l'oreille qui domine et altère la prononciation lorsqu'une nation adopte un mot qui lui est étranger... ; c'est le peuple grossier qui a le plus contribué à la formation de nouveaux langages.* » Les modifications du sens ne sont pas en reste : « *Les acceptions se multiplient... ; pour exprimer de nouvelles combinaisons d'idées... il faut détourner la signification primitive des mots par des métaphores... réunir plusieurs mots anciens...* » (article « Étymologie » dans l'*Encyclopédie*, 1756).

L'étymologie devient alors l'histoire pittoresque et pleine de surprises des mots éclairés par-derrière. Les pages qui suivent tentent de vous y intéresser.

